

Q : comme le Nouveau Quartier, mon quartier

par Lucien Cendré

Nous habitons depuis bientôt 60 ans au 10 avenue Joffre, au cœur du Nouveau Quartier de Mulhouse. J'ai recueilli quelques textes historiques sur ce quartier auquel nous sommes très attachés, des anecdotes et des souvenirs, tant écrits qu'oraux. J'ai décidé aujourd'hui de les rassembler en quelques pages. Trois de nos enfants sont nés ici. L'âge venant, ils s'y intéresseront ou y reviendront peut-être un jour.

Avant de parler des habitants, il faut rappeler l'histoire, l'urbanisme et l'architecture de ce quartier construit entre 1820 et 1840 à la périphérie de la ville sur des friches marécageuses. Au début du XIX^e siècle la ville, française depuis seulement vingt ans, connaît un fort développement, elle étouffe derrière ses remparts médiévaux. La place manque autant pour les manufactures, dont certaines se sont déjà installées hors les murs, que pour le logement des ouvriers et des patrons. Parallèlement à la création de la Société industrielle, la SIM, en 1826, un vaste projet immobilier est initié par un jeune entrepreneur, Nicolas Kœchlin, pionnier du chemin de fer en Alsace. Il veut créer à la fois un quartier d'affaires et développer un ensemble d'habitations bourgeoises. Le projet prend forme en 1827 par la constitution d'une société par actions, KDM « Koechlin, Dollfus et Mérian » du nom d'un riche banquier bâlois associé dès l'origine à l'opération. Les travaux dureront jusqu'en 1841 mais le plan initial ne sera que partiellement réalisé.

Le Nouveau Quartier s'organise autour d'une place triangulaire dans laquelle certains ont vu une influence maçonnique alors que d'autres pensent que cela tient tout simplement à la configuration du terrain. Sur le plan d'origine figure un Arc de triomphe qui devait marquer l'entrée du quartier et de la ville mais,

manque de moyens ou modestie protestante, cet Arc n'a jamais été construit. Le square de la Bourse, dénommé ainsi en cette époque d'anglomanie par référence aux squares londoniens, est au centre de trois rues bordées d'arcades. Les deux architectes strasbourgeois à l'origine du projet se seraient, dit-on, inspirés de la rue de Rivoli à Paris. Après des noms allemands de 1870 à 1918, les trois rues qui bordent le square portent aujourd'hui le nom de rue de la Bourse (la bourse au coton évidemment), l'avenue Joffre et, en face, l'avenue Foch. Ces noms, comme celui de la Place de la République, leur ont été donnés en 1920 lors du retour de l'Alsace à la France. Il fallait honorer les deux généraux vainqueurs de la guerre de 14. Et pourtant, elles ne dépassent pas 100 m de long, ce qui en fait sans doute les plus petites avenues de France !

Les portes d'entrée sur cour de l'immeuble de la SIM et de l'avenue Joffre sont assez larges pour accueillir coches, tilburys et cabriolets qui étaient utilisés par les patrons propriétaires. De l'autre côté de la place, avenue Foch, les portes sont plus étroites, sans cour intérieure. Là résidaient les cadres administratifs des manufactures, les ingénieurs et les techniciens qui se déplaçaient à pied ou avec l'omnibus hippomobile. Les immeubles ne sont pas très hauts : 3 étages dont un entresol. La charpente imposante est en chêne, le toit est pentu et mansardé, couvert d'ardoises. Les appartements du premier (l'étage noble !), dotés de balcons donnant sur la place, sont spacieux (100 à 200 m²) et hauts (3,60 m sous plafond), chauffés à l'origine par un poêle à bois en faïence, un kachelofen, situé dans la pièce principale. Le deuxième étage est réservé à la famille collatérale. Les combles sont affectés au personnel de service, évidemment ils ne sont pas chauffés ! Dans la cour se trouvent les écuries, les ateliers et les remises.

Le square de la Bourse fut le premier jardin urbain de la ville. Pendant longtemps il a été clos par une palissade en bois puis par des grilles métalliques. Dans la première moitié du XIX^e siècle, un

veilleur de nuit (comme à Kaysersberg ou Turckheim aujourd'hui) passait sur la place avec une cloche et une lanterne en criant : « *Dormez bonnes gens, schlafen Sie gut !* ». Les industriels mulhousiens avaient presque tous une « campagne », quelques arpents de terre au Rebberg (la montagne du vignoble) où ils entretenaient quelques pieds de vignes. Ils allaient s'y reposer lors des fortes chaleurs ou pour fuir l'air de la ville empesté par la poussière de charbon de leurs propres manufactures. Ils produisaient au Rebberg un petit vin assez aigre, dont ils étaient très fiers. La chronique locale raconte que lorsque le veilleur de nuit passait sur la place de la Bourse avec sa cloche, il réveillait les bons bourgeois qui se retournaient dans leur lit, ce qui leur évitait les trous dans l'estomac tellement le vin était acide ! Suite à un don de la famille Gros-Spoerry en 1990, la Ville a planté à nouveau 2500 pieds de vignes au Rebberg sur 4 Ha, à l'angle de la rue des Carrières et de la rue Robert-Breitweiser. Elle en tire chaque année environ 4 000 bouteilles de « Clos du Klettenberg », un pinot-auxerrois tout à fait buvable que l'on offre aux invités lors des réceptions municipales.

Le square de la Bourse couvre 4 677 m². À l'origine privé, il fut partiellement ouvert au public en 1884 puis libre d'accès en 1925 lorsqu'il a été cédé à la ville par bail emphytéotique moyennant 1 F par an, celle-ci se chargeant de l'entretien. Certains l'appellent encore « le Parc », ça fait plus chic ! Plusieurs platanes l'ombragent, dont l'un, côté Joffre, a été planté lors de la construction du quartier, il serait donc vieux de 150 à 180 ans. En haut de la place une plaque, dévoilée en 1990, rappelle que Nicolas Kœchlin était le fondateur de la loge de la « Parfaite Harmonie », créée en 1809 par 17 industriels et négociants mulhousiens, tous membres de la Société industrielle, des patrons dynamiques et d'ardents républicains.

Le frère de Nicolas, Jean-Jacques, médecin, fut député libéral puis maire de Mulhouse. La Fayette disait de lui : « *Un Koechlin par département et la France serait sauvée* ». Il fit quelques mois de

prison en raison de son opposition à Charles X, ce qui n'empêcha pas le roi de venir à Mulhouse en septembre 1828 pour l'inauguration du Nouveau Quartier comme le montre la lithographie bien connue de Godefroy Engelmann (Cf Châteaubriand à Prague). À la pointe du triangle, deux cafés se font face depuis le début du XX^e siècle, le Moll et le Café Rey.

Notre immeuble, au n°10, fut partiellement détruit lors des bombardements d'Août 1944. Faute de dommages de guerre suffisants, la propriétaire, Mme Lépine, la cousine de Jean Dollfus, fut obligée de vendre le jardin situé derrière l'immeuble qui prolongeait celui des 8 et du 6 avenue Joffre. Trois garages dans la cour et un immeuble de bonne facture furent construits en 1948 qui porte le n°7 rue Poincaré. En 1986, comme la Synagogue et le Tribunal d'instance de Mulhouse, les immeubles qui entourent le square ont été inscrits à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques par le ministère de la Culture, ce qui impose aux propriétaires de nombreuses obligations, comme nous l'avons appris il y a quelques années lorsque nous avons dû changer nos portes fenêtres et nos volets sur rue.

Les familles des grands industriels mulhousiens de la mécanique ou du textile habitaient dans les immeubles situés entre la rue du Havre et la rue de la Bourse, aux numéros 10, 8 et 6 avenue Joffre. Pour bien marquer cette présence centenaire, Max Dollfus eut l'idée en 1912 de créer le musée des Familles Dollfus-Mieg-Koechlin. Logé au deuxième étage du n°6 qui fait le coin de l'avenue Joffre et de la rue de la Bourse, ce musée présentait des portraits, des meubles, des tissus et des objets quotidiens (tabatière, ombrelle, nécessaire de toilette...) appartenant aux grandes familles mulhousiennes. Le musée disparut en 1945 endommagé par les bombardements, le mobilier et les objets furent déposés au musée historique. Jean Dollfus, que j'ai bien connu, était né à Mulhouse en 1899, sous le régime allemand, ce qui lui valut quelques difficultés personnelles, il fit ses études à Paris à l'École Centrale. Il fut de 1945 à 1963, suite à son père

Émile et à son grand-père Auguste, l'inamovible président de la Société industrielle. Il était déjà à cette époque Directeur de la SACM, président de la Chambre de Commerce, de la Chambre syndicale de la mécanique, de l'aéroport de Bâle-Mulhouse, du Comité du logement, etc... Il habitait au n°6, c'était un homme charmant, débordé de travail, de réunions, de déplacements, un patron du XIX^e siècle, discret, attentif au moindre détail, paternaliste, adoré de ses ouvriers mais dépassé par les nécessités des temps nouveaux : la concurrence étrangère, la productivité, le management, les relations sociales, les syndicats... Il était sans doute plus fait pour une carrière de diplomate et les négociations internationales que pour l'industrie. La fabrication des locomotives à vapeur se trouvant compromise après la guerre par l'arrivée de la société Alstom spécialisée dans la traction électrique, il tenta une diversification dans les cuves pour l'industrie nucléaire et construisit à grands frais les immenses ateliers Rhénaméca à Ottmarsheim, au bord du Rhin. Mais le projet ne put aboutir avec EDF, la SACM y perdit beaucoup d'argent, ce qui amorça son déclin, réduite qu'elle était aux machines textiles, avant de fabriquer des moteurs diesel.

Du côté familial, l'épouse de Jean Dollfus, née Antoinette Seyrig, apparentée aux Koechlin, était une voisine très accueillante, nous fûmes grâce à eux très bien accueillis et introduits en arrivant à Mulhouse en 1963. Il avait trois sœurs : Antoinette Favre-Dollfus, femme de caractère et présidente de la Croix rouge du Haut Rhin. Elle avait peut-être plus que son frère les qualités d'anticipation et l'esprit de décision d'un chef d'entreprise, la nature s'était trompée ! Jeanne, l'épouse du Dr Paul Specklin, médecin légiste, dont nous avons repris l'appartement en 1971 et dont la fille unique était mariée au baron Maurice de Reinach-Hirtzbach. Enfin tante Marthe, célibataire, qui habitait le rez-de-chaussée du 6 avenue Joffre où logeaient également deux familles d'ingénieurs de la SACM, les Martin et les Scheurer. Les Mieg, eux, habitaient au Rebberg, André, était

ingénieur retraité des Forces motrices du Rhin créées par son père en 1921 et Philippe était assureur et historien amateur. Henri-François Koechlin, lui, était juriste à la Société Commerciale des Potasses, apparenté à Maurice Koechlin, le concepteur de la Tour Eiffel. Aujourd'hui, les descendants DMK se retrouvent régulièrement à Mulhouse, évidemment à la Société industrielle, pour des « cousinades » qui rassemblent une centaine de personnes.

Ces grandes familles d'industriels* ne vivaient pas renfermées sur elles-mêmes. Elles entretenaient des relations suivies (et fécondes en affaires !) avec de nombreux amis, alliés vivant en ville ou à proximité : les Schlumberger, Thierry-Mieg, Jacquet, Engel, Gros, Spoerry, Herrenschmidt, Brandt... Tous protestants libéraux, ouverts, tolérants, accueillants aux juifs et aux catholiques. Parmi les premiers, les plus nombreux, on compte évidemment les Dreyfus, Bernheim, Hirshler, Blum, Weiss, Goldschmidt, Heymann... Ainsi habitait dans notre immeuble au XIXe siècle une famille d'industriels juifs du textile, les Ullmann, descendants de Lazare Lantz, qui fut banquier et vice-président de la SIM. Leur arrière-petit-fils, Charles Oulmont, écrivain, dramaturge, critique d'art et membre de la Société des gens de Lettres, vint nous rendre visite lors de son passage à Mulhouse en 1971. Les industriels et commerçants catholiques étaient moins nombreux, on peut citer, après la guerre, A. Clemessy, les Pflimlin et les Lesage. Je fus moi-même le premier SG de la SIM à être catholique et à n'avoir aucune attache à Mulhouse.

Je ne sais pas ce que sont devenus les enfants de Jean Dollfus. Un fils, Jean-Henri, né en 1925, fut l'un des dirigeants de la société suisse d'électricité Brown-Boveri et une fille, Anne, très engagée dans le domaine médico-social, était mariée à Lyon à Robert Lichtenberger, frère de Jean Lichtenberger, professeur de Chimie organique et directeur de l'ESCMu de 1941 à 1957. Elle est décédée à Lyon au début des années 2000. Nous ne l'avons pas connue, pas plus que les autres filles et un gendre qui s'appelait, je

crois, JF Berry. Le Dr Paul Dollfus, handicapé, spécialiste de la moelle épinière, qui n'appartenait pas à la lignée précédente, fut de 1960 à 80 directeur du Centre de réadaptation de Mulhouse, créé après la guerre par BTM et Mme Mutterer. Au début des années 80, Jean Dollfus se retira chez ses enfants ou petits-enfants à Bourges où il mourut en 1986. Sa femme le suivit de peu, elle décéda en 1988. Ils reposent tous deux avec leurs ancêtres au cimetière central de Mulhouse dans le carré réservé aux grandes familles protestantes. Leurs tombes sont voisines de celle de notre ancienne propriétaire, Marie-Madeleine Dollfus, la cousine de Jean, épouse du professeur Pierre Lépine de l'Institut Pasteur. Elle fit don de son immeuble à la ville à son décès en 1990, ce qui nous permit, d'acquérir notre appartement en 1994.

Dans les immeubles de l'avenue Joffre, il n'y a plus aujourd'hui aucun descendant des grandes familles qui ont fait Mulhouse. Plus de protestants, pas ou peu de Mulhousiens de souche, une banque en chambre, la Barclays ... Ainsi va la vie !

**Cf « Les dynasties alsaciennes » de Michel Hau et Nicolas Stoskopf (Éditions Perrin 2005)*